

SOMMAIRE

INTRODUCTION

La recherche comparatiste et l'utopie linguistique > 7

Isabelle POULIN

PENSER EN PLUS D'UNE LANGUE

Les voyageurs du sens > 33

Alexis NOUSS

LES PLURILINGUISMES DE L'AUTRE

L'hétérolinguisme comme posture critique dans l'œuvre de Nathanaël > 59

Myriam SUCHET

Les macaroniques du XX^e siècle. Auto-traduction, jargon, écriture bâtarde : la boîte noire des langues > 80

Haun SAUSSY

À la croisée des langues : le cas du slovaque en Europe « centrale » > 91

Katarína BEDNÁROVÁ

D'UNE LANGUE À L'AUTRE : POÉTIQUES « EN ACTION »

Pour l'honneur des poètes allemands : la traduction comme acte poétique, politique et critique (le cas des *Bannis*, 1944) > 117

Christine LOMBEZ

Lire un texte effacé : la critique des œuvres traduites > 131

Yves CHEVREL

L'œuvre originale au miroir de Babel > 147

Danielle RISTERUCCI-ROUDNICKY

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE > 161

PRÉSENTATION DES CONTRIBUTEURS > 181

INTRODUCTION



La recherche comparatiste et l'utopie linguistique

Isabelle POULIN

Le hasard de l'actualité veut que la composition du présent volume arrive à son terme au moment où un projet de loi¹ relatif à l'enseignement supérieur et à la recherche place la question des langues au cœur de l'actualité en France. L'article 121-3 du code de l'éducation qui imposait la langue française comme « langue de l'enseignement, des examens et concours, ainsi que des thèses et mémoires dans les établissements publics et privés », s'est vu ajouté « des exceptions » (à celles qui existaient seulement pour « l'enseignement des langues et cultures régionales ou étrangères ou lorsque les enseignants sont des professeurs associés ou invités étrangers »), « justifiées par la nature de certains enseignements lorsque ceux-ci sont dispensés pour la mise en œuvre d'un accord avec une institution étrangère ou internationale tel que prévu à l'article L. 123-7 ou dans le cadre d'un programme européen ». Il n'est pas sans intérêt de souligner la vivacité des débats qui ont accompagné la remise en question du privilège accordé à ce que les médias se sont mis à désigner comme « la langue de Molière ». Enseigner ou ne pas enseigner en anglais : quelle est cette question ? Les analyses « grand public » ont souvent été pauvres (ce dont témoigne le refuge dans de vagues souvenirs d'école), et très éphémères ; mais l'émotion suscitée a fait savoir, à sa manière confuse, que surgissait là une question sérieuse.

Cette question est celle de l'utopie linguistique sur laquelle repose « la » recherche. Il suffirait d'être anglophone, par on ne sait quel miracle venant compenser l'absence de toute politique sérieuse d'enseignement des langues, pour atteindre à cette dimension internationale visée par le projet de loi. Et quand bien même les savoirs ne seraient plus diffusés dans cette langue approximative qu'on appelle le « globish », mais dans un anglais précis et maîtrisé partout dans le monde, cela n'aurait-il aucune conséquence sur la création et la pensée ?

On sait que, d'une langue à l'autre, une « formule » même « mathématique », « perd son apparente universalité » : « à la question 'Deux et deux font-ils quatre ?', un Allemand répondrait non : deux et deux ne *font* pas quatre ; en allemand, on dit *zwei und zwei ist vier*, deux et deux *est* quatre. Et, en espagnol, *dos y dos son cuatro* ; deux et deux *sont* quatre. L'allemand met l'accent sur l'opération d'addition, l'espagnol sur la juxtaposition des objets, le français sur leur action mutuelle. Dès qu'on énonce la 'vérité pure' écrite $2+2 = 4$, on prononce des mots qui sont nécessairement chargés de nuances »².

8 - Ces nuances permettent des postures de recherche diversifiées et complémentaires, qui ne sont pas sans importance, même si l'essentiel (la « science » mathématique) semble pouvoir s'inscrire ailleurs, dans un code partagé.

L'objet d'étude de la littérature comparée est précisément cet espace plurilinguistique où abondent les nuances, où le sens se constitue en un immense réseau. Nul langage critique, présentant un même degré d'universalité que le langage mathématique, ne préside toutefois à la constitution de ce réseau, dont le maillage est dû au travail de reprisage incessant, très concret, d'une foule souvent anonyme de traducteurs. Le trouble dans la discipline, la chronique de sa mort annoncée à l'aube du XXI^e siècle, expriment semble-t-il la même prise de conscience, le même vertige, que le projet de loi ouvrant conjointement ses portes à l'espace mondial et à la langue anglaise. Le débat qui, depuis plusieurs années, oppose ou cherche à concilier littérature comparée et études de traduction (*Translation Studies*), reflète en effet la difficulté où se trouve tout chercheur pris désormais dans un mouvement de mondialisation, confronté à la nécessité de diffuser ses travaux à grande échelle, c'est-à-dire de trouver *une* langue susceptible de tenir ensemble toutes les autres.

Où la trouver ? L'objet de ce livre est précisément d'interroger la possibilité d'un ancrage du discours critique en situation d'utopie linguistique.

THE LOCATION / LES LIEUX DE LA COMPARAISON

Deux publications en langue anglaise ont contraint la littérature comparée à repenser sa spécificité disciplinaire à la fin du siècle dernier. Le premier est l'ouvrage de Susan Bassnett *Translation Studies*, publié en 1980, qui signale la création d'une nouvelle discipline et n'a jamais été traduit en français (son nom ne figure pas dans l'ouvrage de synthèse publié chez Armand Colin en 1999 par Inès Oseki-Dépré sous le titre *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, qui emprunte d'autres voies étrangères). Le second est celui d'Homi Bhabha, *The Location of Culture*, publié en 1994, dont la traduction française est parue en 2007 sous le titre *Les Lieux de la culture. Une théorie post-coloniale* (Payot, traduction Françoise Bouillot).

On a beaucoup écrit sur les conséquences de l'émergence de ces deux nouveaux domaines, les *Postcolonial* et *Translation Studies*, qui auraient signé l'arrêt de mort de la littérature comparée. Dans un numéro de la revue canadienne en ligne, *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, intitulé « Littérature comparée et traductologie littéraire : convergences et divergences / Comparative Literature and Literary Translation Studies : Points of Convergence and Divergence » (vol. 22, n° 2, 2009), Denise Merkle dévide avec précision le fil des débats les plus récents, rappelant la question posée par Lieven D'hulst en 2007 (les études de traduction littéraire doivent-elles « devenir le cœur de la littérature comparée ? ») en réponse à l'appel d'Emily Apter en faveur de l'extension d'une « zone de traduction » dans la discipline (*The Translation Zone*, 2006), sa propre réponse à la condamnation par Gayatri Chakravorty Spivak d'une littérature comparée Euro- ou Nord Américano-centrée (*Death of a Discipline*, 2003)³. Dans le même numéro, Patricia Godbout rappelle toutefois qu'Étiemble avait déjà ouvert en France la porte de la littérature comparée aux études de traduction, et que la « crise » n'est pas nouvelle dans la discipline⁴. *Comparaison n'est pas raison : La crise de la litté-*

rature comparée date de 1963. L'ouvrage fait suite aux critiques adressées par René Wellek à une conception de la littérature comparée qu'il jugeait trop positiviste (fondée sur des « rapports de faits », accordant une très grande place aux études d'« influence ») et trop peu soucieuse de théorie générale (Wellek revient sur ce différend, point d'orgue du second congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée en 1958, dans l'un des articles du recueil *Discriminations* publié en 1970, traduit en français par *De la critique. Quatorze essais sur la crise des idées littéraires*⁵ en 2007). Étiemble poursuit la réflexion dans ses *Essais de littérature (vraiment) générale* (1974), où il plaide pour une politique ambitieuse de formation en langues étrangères et affirme qu'après avoir cherché à comprendre pendant près de trente-cinq ans « ce qu'est au juste un *haiku* », il a découvert que « pour pouvoir traiter du *haiku* en termes de littérature générale, il fallait commencer par comparer aux originaux japonais dix ou vingt traductions d'un même *haiku* transposé en toutes sortes de langues »⁶. S'énonce ainsi, déjà, la critique des traductions qu'Antoine Berman appellera de ses vœux, et dont il a donné lui-même un aperçu par l'étude de différentes traductions d'un poème de John Donne, « Going to sleep », publiée à titre posthume dans *Pour une critique des traductions : John Donne*, en 1995 – soit deux ans après l'annonce de la « mort » de la littérature comparée.

10 -

Ce tout petit parcours suffit à mettre en évidence l'écheveau des idées et des langues d'où émergent les frontières mouvantes des disciplines. Un simple coup d'œil sur le devenir, en traduction, des textes jugés programmatiques pour l'une ou l'autre d'entre elles, suffit à convaincre du très grand nombre de combinaisons qui s'offre à un esprit curieux. Pourquoi *The Location of Culture* devient-il *Les Lieux de la Culture* en français et *El Lugar de la Cultura* en espagnol ? S'agit-il bien, au singulier ou au pluriel, du même essai sur la globalisation ? Celle-ci « doit toujours commencer chez soi », précise Homi Bhabha. Cette forme de critique de situation, qui s'écrit contre le « 'centre' canonique »⁷, ne prône pas la diversité fade, abstraite, des chartes-lettres-mortes qu'évoque aussitôt le pluriel, en français. Il n'y pas d'équivalence dans l'impératif *du* lieu, mais la revendication d'une singularité forte, à saisir dans l'étude des conditions de son émergence. *Les lieux* dit un nivèlement, une dispersion, un relati-

visme – peu compatibles avec cette citation de Walter Benjamin qui sert d'épigraphe au dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé « Comment la nouveauté pénètre le monde » :

« La traduction passe par des *continuum* de transformation, non par des idées abstraites d'identité et de similarité⁸. »

On pourrait poursuivre longtemps cette voie traductrice, cartographe des mouvements de pensée *indisciplinés*, dont les variations semblent infinies à la toute petite échelle des langues.

La même citation de Benjamin, dans une autre version française, devient :

« La traduction parcourt en les traversant des continus de métamorphoses, non des régions abstraites de similitude et de ressemblance⁹. »

Toutes sortes d'effets de sens créent de multiples ramifications, qu'il est d'usage de maintenir hors du champ critique, dans ce qu'on appelle communément « notes de bas de page ». « Passer par » décrit un itinéraire plus abstrait que « parcourir en les traversant » ; le latin « *continuum* » (plutôt que « *continus* ») impose une profondeur de vue intimidante ; « métamorphoses » au pluriel est un multiplicateur de « transformation » ; « idées » et « identité » construisent une perspective politique que semblent tenir à distance « régions » et « similitude ». Comme l'a souligné un numéro de la revue *Palimpsestes*, la traduction a partie liée avec le commentaire¹⁰. Tout discours critique traduit est une forme de méta-critique. L'espace plurilingue confronte ainsi à ce que Baudelaire, commentant la volonté de « tout voir » de l'artiste, appelait une « émeute de détails » : « Tous demandent justice avec la furie d'une foule furieuse amoureuse d'égalité absolue. Toute justice se trouve forcément violée ; toute harmonie détruite, sacrifiée ; mainte trivialité devient énorme ; mainte petitesse usurpatrice. Plus l'artiste se penche avec impartialité vers le détail, plus l'anarchie augmente¹¹. »

La voie traductrice confronte à cette essence révolutionnaire du détail. Plus encore que des territoires disciplinaires (sur lesquels il peut d'ailleurs sembler stimulant de « braconner », comme le propose Gillian Lane-Mercier¹²), elle crée les conditions d'un dés-ordre. Le plurilinguisme intéresse ainsi le discours critique pour ce qu'il lui fait. On ne saurait assimiler ce faire à ce que Jacques Derrida a appelé

« déconstruction », même s'il n'est pas sans intérêt de rappeler la définition « risquée » par le philosophe dans un livre dédié à son ami francophone et américain Paul de Man : « Si j'avais à risquer une seule définition de la déconstruction, je dirais sans phrase : 'plus d'une langue'¹³. » On dira plus prudemment que le plurilinguisme *disloque*, en ce qu'il *délocalise*, faisant porter sur chaque sujet critique la responsabilité entière de ses propres constructions.

12 - Toute la perspective critique est à reprendre. Non seulement parce des points de vue se croisent et créent des espaces tiers, comme le montrent les auteurs du premier volume des *Poétiques comparatistes*, en rapportant l'émergence des études de genre aux va-et-vient entre France et Amérique¹⁴. Mais aussi parce que la lecture d'un texte en langue étrangère aussi bien que celle d'un texte traduit créent une enfilade de points de vue (je me vois dans le vis-à-vis de l'autre langue ; je lis par-dessus l'épaule d'un premier lecteur traducteur). Comme le souligne Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, « Si je raconte l'occupation allemande à un public américain, il faudra beaucoup d'analyses et de précautions [...] Si j'écris du même sujet pour des Français, nous sommes entre nous : il suffit de ces mots, par exemple : 'un concert de musique militaire allemande dans le kiosque d'un jardin public' »¹⁵. L'invisibilité du traducteur dénoncée par Laurence Venuti¹⁶ est d'autant plus paradoxale que l'*historicité* du lecteur se manifeste immédiatement en situation de plurilinguisme.

Elle semble accentuée encore par l'expérience de ce que Jean-Christophe Bailly appelle « l'espace sans lieu » de la littérature mondiale où « la lecture est à chaque fois l'événement qui disperse la structure monumentale de l'événement, comme elle est à chaque fois l'accueil, en une destination nouvelle, d'une provenance innocentée de ses liens »¹⁷ :

« Aucun récit en aucune culture n'a a priori une portée universelle, mais tous les récits de toutes les langues s'exposent ensemble universellement. Cette exposition ne constitue ni un musée ni un patrimoine, mais un réservoir de lignes, mais une immense chambre d'accélération et de régénération du sens. [...] Ce système d'obliques et de synapses, ce réseau discontinu d'effets de sens où tout ricoche, cette pluie de particules avec ses averses, ses giboulées, ses orages, ses silences, c'est ainsi qu'apparaît l'espace réel de la lecture recommencé en chacun de ses grains¹⁸. »

Dans la série de métaphores destinées à souligner qu'une nouvelle « tâche » incombe au lecteur contemporain, on reconnaît bien sûr l'espace virtuel « de communication et de circulation instantanées des discours et des 'phénomènes' qui fait fi des frontières, matérielles ou même immatérielles, entre les mondes, la toile (internet) », qui a contribué « à infléchir le sens du mot 'culture' » souligne pour sa part Anne Berger, chercheur habitué aux « traversées »¹⁹ transatlantiques :

« Une culture, un 'espace culturel' sont toujours liés à une certaine idée du 'lieu' (*location* en anglais) comme espace à la fois délimité, borné, et 'orienté'. L'espace virtuel fait plus et autre chose que mettre en relation permanente des ensembles (géographiques, linguistiques, politiques) divers : il disloque les lieux et le lieu ; il désarrime la culture et le culturel de leurs ancrages traditionnels²⁰. »

Ce désarrimage est à l'origine des efforts de reconfiguration d'une discipline, comme l'attestent les deux derniers rapports de l'AILC, *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism* (1995) et *Comparative Literature in an Age of Globalization* (2006)²¹. Ce volume fait l'hypothèse qu'un nouvel ancrage est à chercher dans l'examen conjoint des méthodes et des sujets critiques.

Il s'agit, d'une part, de redonner la plus grande visibilité aux traducteurs, dont l'oubli est à l'origine de cette « utopie linguistique » dont Camille de Toledo décrit les effets illusoire dans un ouvrage consacré à la « tristesse européenne » :

« Imaginons, au Parlement européen, là, tout de suite, aujourd'hui ou demain, en pleine séance, de turbulents petits djinns, des farfadets farceurs volant de crinière en crinière, d'un crâne à l'autre de nos député(s), arrachant ou débranchant les casques de la traduction simultanée. Que se passe-t-il ?

Nos représentants, plus ou moins cultivés, plus ou moins polyglottes, vivant jusque-là dans l'illusion d'une lisibilité universelle à l'abri de leurs casques, dans le confort d'une traduction en temps réel, prennent soudainement conscience de l'utopie', du non-lieu où ils se trouvent²². »

Il s'agit, d'autre part, de penser des rapports du détail plutôt que des ethnocentrismes, c'est-à-dire d'inscrire le travail critique dans une conscience du hors champ, comme le que suggérait Eric Auerbach dès 1952, dans un texte fondateur (« Philologie de la littérature mondiale ») diffusé avec près de cinquante ans de retard dans l'espace francophone. L'éminent comparatiste y affirme une forme de *responsabilité* sartrienne du chercheur :

« Mais comment résoudre le problème de la synthèse ? Une vie ne suffirait pas, semble-t-il, pour réunir les conditions préalables à son élaboration. Un travail de groupe organisé, qui peut-être très utile par ailleurs, ne nous avance à rien ici. La synthèse historique à laquelle nous pensons, quoiqu'il lui faille s'appuyer sur une pénétration scientifique du matériau, résulte d'une intuition personnelle, et ne peut donc être due qu'à un individu²³. »

Il propose ainsi l'adoption d'une méthode qui repose sur le choix d'un bon « point de départ » dont la valeur « réside, d'une part, dans sa concrétude et sa force, d'autre part dans son rayonnement potentiel »²⁴. Ce choix est déterminant, en ce qu'il marque les limites d'un geste critique qui doit tout recommencer pour lui-même, à chaque fois.

Cela ne signifie pas, bien évidemment, que le travail d'interprétation ne s'inscrit pas dans une histoire de la littérature et de sa réception. C'est d'ailleurs tout l'enjeu du monumental projet d'*Histoire des Traductions en Langue Française*, en quatre volumes, porté par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson²⁵. Cela signifie qu'habiter cette nouvelle « patrie philologique » : « la terre », selon les mots d'Auerbach²⁶, implique une plus grande attention à la composition même des communautés savantes, aux sujets critiques.

Dans l'espace plurilingue, il n'y a pas de « nous » sans traducteurs. C'est pourquoi la littérature générale a tout à gagner de son croisement avec les études dites « de traduction ». Comme le rappelle André Lefevere, dans l'introduction du volume que la revue *Comparative Literature* a consacré en 1995 à cette question (« On Translation »), les réserves exprimées par les premiers comparatistes envers la traduction s'expliquent mal, dans la mesure où les premières réflexions sur le comparatisme sont indissociables de figures cosmopolites (Madame de Staël, August Wilhelm Schlegel, précepteur des enfants de la première)²⁷ associées à un mouvement (premier puis second romantisme) dont Antoine Berman a exposé de son côté les liens intrinsèques avec l'activité traductrice (*L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, 1984)²⁸.

Cet espace ne saurait par ailleurs être restreint à l'Europe, ni même à « l'occident ». Les spécialistes de sphères culturelles indispensables à la saisie d'un incommensurable littéraire (Asie, Inde, Afrique, notamment) ne sont pas oubliés. Ils ne figurent pas dans le présent vo-

lume, faute d'avoir pu répondre dans le temps imparti au projet. On trouvera des références à leurs travaux dans les lignes qui suivent et dans les « Éléments de bibliographie »²⁹. La présente introduction a surtout une valeur d'ouverture ; elle est un point de *départ*.

Une approche possible de cet espace incommensurable consiste à s'interroger sur ses artisans : traducteurs, écrivains, enseignants, chercheurs, tous ceux qui ont le « monde écrit » en partage, forment une communauté invisible dont le XXXVIIe congrès de la SFLGC s'est proposé d'examiner la responsabilité, la liberté et le pouvoir (*Traduction et partages : que pensons-nous devoir transmettre ?*, Bordeaux, 2011)³⁰.

Les contributions réunies ici cherchent à penser conjointement l'objet d'étude de cette communauté (le texte traduit), et la forme de « critique en action »³¹ à laquelle s'apparente le travail de la traduction.

POSITIONS CRITIQUES, PROPOSITIONS POUR UNE TRADUCTION DIALOGIQUE

De nombreuses histoires de la traduction littéraire³² ont permis de mettre en évidence les enjeux non seulement esthétiques, mais éthiques et politiques, liés au transfert culturel, à la coexistence et au croisement des langues. Traduire, c'est faire le choix d'une position critique, à tous les sens du terme : marginale (Antoine Berman a souvent commenté la « condition ancillaire »³³ de la traduction), dangereuse (l'assassinat en 1991 du traducteur japonais des *Versets sataniques* de Salman Rushdie fut un rappel violent de l'exposition qui caractérise toute approche traductrice d'un texte) et évaluatrice.

Si l'on s'en tient aux figures familières et antagonistes des « sourciers » (attachés au texte original) et des « ciblistes » (soucieux du public auquel est destinée la copie), le traducteur semble enfermé dans la même alternative critique que dénonçait Tzvetan Todorov dans *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage* (1984) : une conception « immanentiste » de la littérature (conçue comme un langage trouvant ses fins en lui-même) l'incitera à privilégier la lettre ; une conception « dogmatique » (qui asservit la création à toutes sortes de « vérités » qui lui préexisteraient) l'incitera à travailler plutôt un esprit. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est sa condition de

critique « déplacé » qui a incité Todorov à dépasser cette alternative. Longtemps convaincu par une conception « immanentiste » (« Moi-même, découvrant autour de moi une littérature asservie à la politique, je croyais qu'il fallait rompre tout lien et préserver la littérature de tout contact avec ce qui n'est pas elle »), il s'est trouvé contraint à l'engagement par sa condition d'exilé (« Depuis que j'avais acquis la citoyenneté française, je m'étais mis à sentir avec plus d'acuité que je ne serais jamais un Français comme les autres, de par mon appartenance simultanée à deux cultures »). Son *bildungsroman* raconte ainsi une adhésion progressive à une autre « forme de pensée » :

« La critique dialogique parle, non des œuvres, mais aux œuvres – ou plutôt : avec les œuvres ; elle se refuse à éliminer aucune des deux voix en présence. Le texte critiqué n'est pas un objet que doit prendre en charge un 'métalangage' mais un discours que rencontre celui du critique, l'auteur est un 'tu' et non pas un 'il', un interlocuteur avec qui on débat de valeurs humaines³⁴. »

L'espace plurilingue confronte de façon très concrète au même « problème littéraire », qui est celui de « l'opposition de l'universel et du relatif dans l'ordre de l'éthique »³⁵. La possibilité même de la traduction repose sur une question qui fait toujours débat, celle d'universaux du langage. Certaines philosophies ont pu conclure, de l'extrême diversité des langues, à une impossibilité théorique de la traduction. D'autres se sont attachées à énoncer des « théorèmes pour la traduction »³⁶. Parallèlement aux approches prescriptives, existent de nombreuses approches descriptives des textes traduits. L'exemplarité de la situation africaine, dont la culture orale s'est trouvée confrontée simultanément à un vaste mouvement traductif et à l'apartheid, a soufflé à Alain Ricard la formule médiane de « traduction dialogique » qui semble particulièrement féconde pour la littérature comparée.

Le Sable de Babel. Traduction et apartheid (2011), retrace « l'histoire de la textualité en Afrique [qui] est celle d'une longue oppression » – comme l'atteste encore la demande formulée par Nelson Mandela, rapportée à la fin de l'ouvrage : « Quand Nelson Mandela a voulu que son autobiographie paraisse dans les principales langues de l'Afrique du sud, Antje Krog a été choisie pour la traduire en afrikaans ; Nelson Mandela a expliqué, ainsi qu'à ses collègues traducteurs de xhosa ou de sepedi, pourquoi il avait souhaité ce travail :

‘Ici, je n’existe qu’en anglais, je veux faire partie de toutes les langues de mon pays’. La traductrice est surprise : elle ne peut penser à une seule librairie qui offre des livres en langues africaines³⁷... » L’exclusion des langues est intimement liée à l’exclusion des peuples, mais l’on a pu passer toutefois, en Afrique, d’une traduction à sens unique, au service de la colonisation, à une traduction « dialogique » (au sens bakhtinien visant une relation interpersonnelle, précise Alain Ricard) des textes recueillis auprès des africains. L’exemple le plus éclairant est peut-être celui de la traduction des poètes sotho en 1841 par le jeune missionnaire Eugène Casalis. Elle est « le produit d’une sorte d’état de grâce qui fut celui de la rencontre entre ces poètes et de jeunes hommes, nourris de la poésie classique, des souvenirs des guerres de l’Empire et des tentatives épiques de Chateaubriand » :

« Dès le deuxième texte, [Casalis] nous présente une ode qui certes a des composantes dialogiques, mais qui laisse son rôle à son locuteur unique : le barde. [...] Il accepte le risque de la traduction, le risque d’une syntaxe heurtée qui pourrait passer pour barbare. Il veut aussi faire entendre les sons du sesotho. Ces traductions impliquent un certain débit oratoire, un rythme fait du martèlement des noms et des apostrophes. Cela, notre traducteur veut le faire percevoir³⁸ ! »

Dans les marges du texte de l’autre revient cette question qui ne paraît alors pas si « sottise »³⁹ : qu’est-ce que la littérature ? Le discours poétique est caractérisé par ce rythme que ne peut s’empêcher de traduire le missionnaire, soucieux de restituer l’implication du sujet (incarnation absolue de l’Autre en l’occurrence) dans son discours. C’est sur les limites d’un tel discours que s’édifie la ligne de partage entre « poétique de la traduction » et « traductologie ». Le dernier terme est revendiqué par Jean-René Ladmiral, pour qui la littérature n’est pas un domaine réservé de la traduction, position qui l’oppose, dit-il, aux « littéralistes » ou « théoriciens ‘sourciers’ comme Walter Benjamin, Henri Meschonnic ou Antoine Berman »⁴⁰. Ce dernier utilise lui aussi le terme de « traductologie » pour désigner une « science de la traduction » qu’il appelle de ses vœux, mais qui se cherche néanmoins du côté de l’éthique, c’est-à-dire d’un certain art de la « lettre » : « L’essence de la traduction est d’être ouverture, dialogue, métissage, décentrement⁴¹. » C’est à Henri Meschonnic que l’on doit l’émergence en France d’une « poétique » de la traduction (ce dont

prend acte la traduction française du célèbre essai de George Steiner *After Babel. Aspects of Language and Translation*, 1975 / *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, 1978⁴²). Celle-ci assigne clairement un rôle spécifique à la « traduction littéraire » au nom d'une différence d'être dans le langage, qui conduit Meschonnic à substituer à la notion de « transport du texte de départ dans la littérature d'arrivée » celle de « travail dans la langue, *décentrement* »⁴³.

Il ne s'agit pas d'entrer plus avant dans des débats attestés en bien d'autres langues (« traductology » coexiste avec « Translation studies », « traductologia », « teoria della traduzione », etc.), mais de faire l'hypothèse que la situation de plurilinguisme impose une *présence* critique, soulignée par les titres de maints ouvrages consacrés à la traduction (*Dire presque la même chose*, *Miroir de l'altérité*⁴⁴). « L'Europe ne s'est fondée que sur des traductions. Et elle ne s'est constituée que sur l'effacement de cette origine toute de traduction »⁴⁵, rappelle Meschonnic. La « poétique » de la traduction a pour fonction de *refacer* l'espace culturel. C'est une « politique »⁴⁶, préciserait-il au fil du temps, destinée à révéler ce qu'Annie Brisset appelle « le corps changeant de la connaissance »⁴⁷. Le travail de la traduction expose en effet à un perpétuel et sans doute salutaire ébranlement des valeurs, qui fait l'inquiétude fondamentale d'une critique dialogique. L'exemple le plus significatif est donné par la remise en cause du critère esthétique de l'originalité dans les anciennes colonies, où l'on promet plutôt la *copie*, c'est-à-dire le monde colonisé, traduction, certes, du monde colonisateur, mais creuset des plus novatrices poétiques « de la relation »⁴⁸.

Le « traducteur comme sujet » n'est pas un interprète, selon Meschonnic ; il peut fort bien perdre le sens de la langue, comme Marina Mavrodich dit en avoir fait l'expérience en traduisant Proust en roumain : « On entre dans un autre type de connaissance : immédiate, globale, et intensément sensorielle. On sent la résistance du matériau, des seuils successifs et aucune 'règle', aucune science apprise, et ni même cette obscure intuition que l'on nomme 'le sens de la langue' – parfois si sûre d'elle-même, parfois si hésitante -, ne peuvent vous rassurer en vous faisant savoir que vous êtes parvenu à votre but. » Le « continu du faire » qu'impose la diversité des langues contre le « discontinu du signe »⁴⁹ semble un bon antidote à ce que

Gérard Genette a appelé, il y a longtemps déjà, « le degré zéro du style »⁵⁰ préconisé dans l'exercice de la dissertation française. « Le langage c'est être des sujets les uns pour les autres. Autrement, on est dans la langue de bois. [...] Sinon on n'est que de la viande en mouvement, comme il convient à la langue de bois, et éventuellement bonne à abattre », écrit Meschonnic en conclusion de l'un de ses derniers livres, intitulé *Dans le bois de la langue*⁵¹.

Pour Antoine Berman la présence du traducteur est déterminée par une « position traductive », un « projet » et un « horizon »⁵². Son apport majeur à une critique de la littérature mondiale, que David Damrosch a définie comme « écriture qui gagne en traduction »⁵³, est précisément d'avoir renversé la catégorie de la perte, par la prise en considération d'un « désir » de traduire :

« C'est la pulsion-de-traduction qui fait du traducteur un traducteur : ce qui le 'pousse' au traduire, ce qui le 'pousse' dans l'espace du traduire. Cette pulsion peut surgir d'elle-même, ou être réveillée à elle-même par un tiers. Qu'est-ce que cette pulsion ? Quelle est sa spécificité ? Nous l'ignorons encore, n'ayant pas encore de 'théorie' du sujet traduisant. Nous savons uniquement qu'elle est au principe de tous les *destins* de traduction⁵⁴. »

- 19

Seule la force d'un désir peut suppléer la sensation de vertige que ne manque pas de donner l'espace réel, c'est-à-dire mondial, de la littérature. L'ambivalence de la position du traducteur, qui veut « forcer des deux côtés », dit encore Berman : « forcer sa langue à se lester d'étrangeté, forcer l'autre langue à se dé-porter dans sa langue maternelle »⁵⁵, ne manque pas de jeter le trouble dans la poétique. Elle éclaire toutefois la pratique de la comparaison et la possibilité même de « construire des comparables », comme dit Paul Ricoeur⁵⁶.

Si l'on peut admettre la traduction comme « nouveau paradigme », c'est-à-dire comme la carte et la boussole du territoire littéraire mondialisé, c'est parce que s'y joue une « échelle des libertés », affirme François Ost : « La traduction se trouve en position médiane dans ce spectre des transferts entre la copie servile et la libre adaptation⁵⁷. » Il va jusqu'à ériger l'éthique traductrice en règle de vie commune :

« Dans un monde post-babélien, ce ne sont ni les langues ni les savoirs ni les valeurs qui font défaut, mais bien les principes de composition qui puissent les harmoniser et les hiérarchiser. Autrement dit : une capacité généralisée de tra-

duction, si du moins nous nous accordons à rejeter tant l'irréductible dispersion dans une série d'idiomes et cultures mutuellement incommensurables, que l'alignement sur une langue dominante unique qui aurait tôt fait d'étouffer toutes les autres⁵⁸. »

Cela pourrait trouver une application très concrète dans la réalisation d'un projet énoncé par Étiemble dans les années 1970 : offrir aux candidats à l'agrégation de Lettres Modernes, en France, « la chance de s'inscrire pour autant de versions qu'ils savent de langues et augmenter en progression rapide les notes de leurs diverses langues : cinq points de boni pour la deuxième, dix pour la troisième, quinze pour la quatrième »⁵⁹.

SUJETS DÉPLACÉS : LA TRADUCTION COMME GESTE

Dans le premier article du présent volume, Alexis Nouss établit différentes catégories de « Voyageurs du sens »⁶⁰, c'est-à-dire diverses façons de se concevoir traducteur.

20 - Le sujet traducteur est un sujet « voyageur », qui « pense ailleurs » comme dit Montaigne dans un chapitre intitulé « De la diversion »⁶¹. Les sujets voyageurs du XXe siècle ont été en très grand nombre des sujets déplacés au sens propre. Si bien que « critique et exil » semblent inextricablement liés. C'est le titre qu'Edward Said donne au recueil d'articles qu'il publie en 2000 (*Réflexions sur l'exil* menées tout au long des trente cinq années précédentes⁶²). On sait par ailleurs que la situation du sujet moderne a été décrite comme celle de « l'homme traduit » (« translated man ») par Salman Rushdie, dans *Imaginary Homelands* (1981-1991)⁶³. L'usage métaphorique de la notion s'est beaucoup répandu dans le discours théorique post-moderne, dans les études postcoloniales et culturelles, où l'expression « cultural translation » fait rarement référence à la traduction interlinguistique⁶⁴. De nombreux écrivains exilés de (ou dans) leur pays et de (ou dans) leur langue, ont contribué pourtant à définir la traduction poétique comme un moyen important de reformation de soi.

L'un des nombreux personnages emblématiques de ce processus, le pauvre Pnine, héros éponyme d'un roman de l'écrivain bilingue

Vladimir Nabokov, est explicitement qualifié de « reformed man »⁶⁵ après la pause d'un appareil dentaire dans son nouveau pays d'adoption. L'anecdote d'une « bonne bouchée d'Amérique efficace »⁶⁶ concédée à un exilé russe donne un tour très concret à ce que Jacques Derrida a appelé « la prothèse d'origine », dont tout déplacement procure une conscience forte, et qui peut être explicitée par l'antionomie suivante :

- « 1. *On ne parle jamais qu'une seule langue.*
2. *On ne parle jamais une seule langue*⁶⁷. »

La première proposition fait référence à une forme de quiétude du lieu : « Je me sens perdu en dehors du français », explique par exemple Derrida ; « Les autres langues, celles que plus ou moins maladroitement je lis, déchiffre, parle parfois, ce sont des langues que je n'habiterai jamais. Là où 'habiter' commence à vouloir dire quelque chose pour moi. Et demeurer⁶⁸. » Il faut être brutalement privé de cet être-chez-soi pour percevoir le « monolinguisme de l'autre », c'est-à-dire une souveraineté « venue d'ailleurs », « la Loi comme langue⁶⁹. » C'est le cas d'un Juif d'Algérie qui perd sa nationalité française sous l'Occupation ; c'est le cas d'un écrivain américain né en Russie dont la « tragédie personnelle » a été, dit-il, d'abandonner sa « langue russe déliée, riche, infiniment docile, [pour] adopter un anglais de seconde catégorie »⁷⁰.

La seconde proposition indique qu'il n'y a pas d'idiome pur, ce que cherche à souligner l'entrée « Plurilinguismes de l'autre » du présent volume, où sont réunis des articles consacrés à des espaces polyglottes (Canada, Europe centrale)⁷¹ susceptibles d'aider les monolingues à penser leur propre métissage.

Comme le dit encore Edward Said, les épreuves du « grand nombre d'individus qui ont fait l'expérience du déracinement et des dislocations » (« nouveauté de notre époque ») engendrent « une urgence, pour ne pas dire une précarité de la vision et une fragilité de l'énoncé, qui rend l'usage du langage bien plus intéressant et provisoire qu'il ne l'aurait été autrement »⁷². Dans l'un des trois films que Nurith Aviv a consacrés à tous ces gens qui vont d'une langue à l'autre en Israël, patrie auquel l'hébreu a conféré sa force d'imagination, on entend Haviva Pedaya, chercheuse et poète originaire d'Irak, parler

de son hébraïté et de son arabité « comme de deux essences que relie un point aveugle, une zone d'oubli, une zone abandonnée »⁷³.

Cette « zone de traduction » comme l'a appelée Emily Apter, est un espace sans fondement, peu compatible, soutient Edward Said, avec une tradition critique « confortablement installée », c'est-à-dire tenant son pouvoir « d'être là »⁷⁴.

22 - Le plurilinguisme implique un constant travail de refondation qui éclaire le lien entre « traduction et mémoire poétique », titre d'un ouvrage de Jacqueline Risset qui invite à penser à nouveaux frais la question des sources – qui devient celle des « originaux », que sont tous les exilés. D'une part la traduction y est définie comme « pression forte du poème étranger », elle participe de ce que l'on pourrait appeler une « hantologie »⁷⁵ du texte, qui consiste à lire les poètes à travers la « présence mi-claire, mi-obscur, mi-déclarée mi-implicite, des œuvres qui les hantent », opération « qui mobilise à la fois la mémoire et l'oubli, le conscient et l'inconscient, et un très grand nombre de strates hétérogènes travaillant et jouant ensemble »⁷⁶. D'autre part, la « mémoire poétique » apparaît comme un processus très différent de l'archive, dans la mesure où « il s'agit d'une caisse de résonance au sens musical, qui est en même temps laboratoire d'une élaboration frénétique »⁷⁷.

La traduction peut être pensée comme « geste »⁷⁸ au double sens où elle comporte une dimension épique (de réinscription, dans la voix, de communautés errantes) et où elle repose sur un artisanat (il s'agit de reproduire le geste même de l'artiste sculpteur de mots). L'étude des textes traduits donne une juste mesure de cette poétique en action (support d'une pédagogie de « l'étrangerète » comme dit Yves Chevrel), qui est une politique de la mémoire (la fabrique d'anthologies poétiques par *l'occupant* allemand en France est de ce point de vue exemplaire)⁷⁹.

PENSER L'IRRÉDUCTIBLE : LA TRADUCTION COMME ESSAI – PERSPECTIVES OUVERTES PAR LE XX^e CONGRÈS DE L'AILC

Parce que traduire confronte à toutes formes d'irréductible : le sujet, l'oubli, l'histoire (où s'arrête le travail du traducteur, qui n'a

pas eu Pinocchio dans son enfance, par exemple, et ne peut placer ses « gros yeux de bois » sur le seuil français d'un livre d'historien – *Occhiacci di legno. Nove riflessioni sulla distanza* de Carlo Ginzburg devient ainsi *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*)⁸⁰ ; parce qu'existe aussi le désir de ne pas traduire⁸¹ mais d'affronter plutôt « la boîte noire des langues » selon l'expression d'Haun Saussy⁸² ; en raison de toutes ces « zones » troubles, la forme critique la plus appropriée à un espace plurilingue semble être celle de l'essai.

Grand lecteur de Theodor Adorno, selon qui, dans le terme d'« essai », « l'idée utopique de toucher la cible va de pair avec sa conscience d'être faillible et provisoire »⁸³, Edward Said dit s'en être emparé comme « forme » pour cette raison :

« Il serait malhonnête de ne pas admettre que l'expérience palestinienne semble rétrospectivement m'avoir prédisposé dans ma propre attention critique en faveur des formes d'existence non intégrées, essentiellement expatriées ou diasporiques, celles qui sont destinées à rester à une certaine distance de la dernière demeure solide, incarnée dans le rapatriement. La forme de l'essai paraissait donc particulièrement engageante⁸⁴. »

De son commentaire interlinéaire du célèbre texte de Walter Benjamin, « La tâche du traducteur », Antoine Berman déduit pour sa part que « toute traduction est essai et expérimentation »⁸⁵. Il prend appui sur les notions fondamentales de « fragment » et de « torse » dans la pensée de Benjamin, qui éclairent l'image de l'amphore dont celui-ci se sert pour définir le mouvement traductif :

« Au lieu de se rendre semblable au sens de l'original, la traduction doit bien plutôt, dans un mouvement d'amour et jusque dans le détail, faire passer dans sa propre langue le mode de visée de l'original : ainsi, de même que les débris deviennent reconnaissables comme fragments d'une même amphore, original et traductions deviennent reconnaissables comme fragments d'une langue plus grande⁸⁶. »

Le caractère fragmentaire de la traduction est souligné encore par la difficulté à trouver, au cours de l'histoire, des traductions complètes d'une œuvre, « comme si cela allait *contre* le sens même de l'acte de traduire », commente Berman, « comme si la traduction 'intensive' d'un fragment d'œuvre valait plus que la traduction 'extensive' du *tout* de l'œuvre »⁸⁷. Un autre trait propre à l'essai se retrouve dans la traduction ; ici, comme là, suggère une analyse de

Max Bense citée par Adorno, « il faut procéder de manière expérimentale, c'est-à-dire retourner son objet dans tous les sens, l'interroger, le tâter, le mettre à l'épreuve, le soumettre entièrement à la réflexion, il faut l'attaquer de différents côtés »⁸⁸. On retrouve enfin dans l'analyse d'Adorno, cette capacité de l'essai à travailler ce qui le déborde, développée aussi par une approche traductrice de la littérature :

« Lui reprocher, comme on le fait couramment, d'être fragmentaire et contingent, c'est postuler que la totalité est donnée, mais aussi, du même coup, l'identité du sujet et de l'objet, et faire comme si on était maître de tout cela. Mais l'essai ne veut pas rechercher l'éternel dans l'éphémère ni en distiller l'essence, mais plutôt éterniser l'éphémère. Sa faiblesse témoigne précisément de la non-identité, qu'il a pour tâche d'exprimer⁸⁹. »

24 - La « tâche » du traducteur selon Benjamin est donnée à penser comme « abandon » dans la version française de Laurent Lamy et Alexis Nouss : « L'abandon du traducteur ». Le choix d'un troisième sens d'*aufgabe* (*tâche*, mais aussi *envoi*, ou encore *abandon*, *cession* dans le lexique juridique) veut souligner, sans aucune connotation péjorative, le « renoncement » du traducteur, « son obligeance à l'endroit d'un original dont la forme ou le mode de visée – cela même qui est à traduire, à savoir l'intraduisible – sollicite en l'absence de toute sollicitation, décevant ainsi la sollicitude du traducteur et toute satisfaction qu'il éprouverait dans la translation d'un sens correspondant à la visée de l'original »⁹⁰.

Forme déceptive ou provisoire, à penser du côté du discontinu (Adorno encore : « La discontinuité est essentielle à l'essai, il fait toujours son affaire d'un conflit immobilisé⁹¹ ») ou d'un sens continué, l'essai a une histoire poétique intimement liée au plurilinguisme. C'est l'hypothèse de « L'Atelier Montaigne : la traduction comme essai », l'un des très nombreux ateliers suscités par le thème du XX^e Congrès de l'AILC : « Le comparatisme comme approche critique » (Paris, 18-24 juillet 2013, Université de Paris-Sorbonne, dont l'organisation parallèle à la composition de ce volume explique en partie l'incomplétude de celui-ci).

De nombreuses pratiques d'écriture contemporaines, entre les langues, suggèrent que se joue dans le travail de la traduction un accès à « soi-même comme un autre », qui fait de la langue étrangère

un singulier espace autobiographique. On ne donnera qu'un exemple de ce processus : le geste critique qui incite Vladimir Nabokov à qualifier d'« essai » son premier texte écrit en français (« Mademoiselle O »⁹²), dont il ne fera le chapitre d'une « autobiographie » (genre bien installé) qu'au moment où lui-même se sera fait une place dans sa langue d'adoption⁹³. Le cheminement n'est pas sans lien avec celui qu'esquissait Antoine Compagnon dans un article de 1984 intitulé : « Montaigne : de la traduction des autres à la traduction de soi »⁹⁴. Il s'agissait de montrer que « c'est une écriture particulière que dénoue l'apprentissage par la traduction »⁹⁵. Cette écriture de soi qui passe par la langue de l'autre est appelée « essais » par Montaigne, qui ne craignait pas d'affirmer que les « exemples étrangers ne sont pas étranges, si nous considérons ce que nous *essayons* [éprouvons, expérimentons] ordinairement ; combien l'accoutumance hébète nos sens »⁹⁶.

« La traduction est-elle une approche critique ? » s'interroge le XX^e congrès de l'AILC. Répondre par l'affirmative ne revient pas à réduire cette approche à la forme de l'essai. On lui trouvera toutefois quelques vertus à la lecture du seul programme d'un congrès « international » comme celui-ci : deux cent treize pages, offrant au plus attentif des observateurs un dédale de sessions parallèles, emblématique d'un foisonnement vertigineux. Un très grand nombre de ces sessions s'intéresse aux enjeux de la traduction pour la discipline. On en donnera un aperçu, sous la forme d'un cheminement possible, parmi une infinité d'autres, dans un espace devenu aussi incommensurable que son objet d'études, mais dont la grande qualité est de confronter à la réalité du divers (quelques indications, données entre parenthèses, sur les lieux de la recherche, rappellent au passage que le bilinguisme affiché du programme cache une grande diversité de langues).

Une première façon d'appréhender la traduction consiste à interroger la spécificité du processus, à partir de sa confrontation avec toute une série d'autres. Ainsi l'atelier « Translation at the borders » place à proximité « adaptation » et « interprétation » (théâtrale) ; l'enjeu étant de penser la traduction « comme performance critique », ou d'étudier son lien avec le politique. L'émergence des études de genre permet d'autres tracés de frontières, entre un phénomène de

« Queering Translation » (Brunel University London) ou un autre : « Feminist translation ». Un troisième dispositif expérimental cherche à construire « une perspective indienne » sur la question de l'altérité (University of Delhi) ; laquelle est posée aussi en termes limites : peut-on traduire l'abject (Stellenbosch University) ? C'est la plasticité critique du processus qu'il s'agit d'éprouver ainsi.

Une seconde manière est la recherche d'exemplarités. Des « cas » sont ainsi étudiés (l'Amérique latine) ou des face à face : « La Chine et la littérature anglophone » (Oxford University, Zhejiang University) ; « Traduire l'orient et l'occident » (University of Alexandria, Université Libanaise). Parallèlement aux espaces géopolitiques, sont investis des espaces poétiques : « Global Shen Congwen » (Louisiana State University) est un atelier qui se propose d'interroger la dimension mondiale de l'œuvre d'un écrivain chinois du XX^e siècle, à travers l'étude de sa réception et des traductions de ses livres ; un autre atelier porte sur « Tagore et la traduction » (Jadavpur University, Seoul National University).

26 - Une troisième voie conduit à la croisée des disciplines : traduction et philologie (University of Skopje), traduction et herméneutique (University of Athens, University of Innsbruck), traduction et création (Universidad de Buenos Aires), traduction et théorie littéraire (transmissions de concepts : le « mélodrame » en Chine, par exemple, Shanghai International Studies University), traduction et genres littéraires (University of Pretoria). Ce ne sont plus des seuils, ni des espaces, mais des savoirs qui servent ici à explorer la « zone de traduction ».

Une quatrième voie mène directement à Babel : elle s'intéresse aux rapports entre langues et identités, aux écritures plurilingues ou multilingues (University of Essex) – la présentation bilingue de l'un des ateliers : « Plurilinguismes / Multilingualism » suffit à elle seule à relancer la réflexion, le *Trésor de la Langue Française Informatisé* signalant une très subtile nuance entre *plurilinguisme* (« État d'un individu ou d'une communauté qui utilise concurremment plusieurs langues selon le type de communication ; situation qui en résulte ») et *multilinguisme* (« État d'un individu ou d'une communauté linguistique qui utilise concurremment trois langues différentes ou davantage »). Et il faudrait ajouter *hétérolinguisme*⁹⁷. Ce qui est en jeu,

c'est la « babélisation du moi » (Université Paris-Est, Université de Beijing, Université de Téhéran) qui a donné naissance à la notion de « Translingual literature »⁹⁸ (City University of New York) qui sert à désigner une littérature écrite dans une langue autre que maternelle ; laquelle implique de confronter traduction et polyphonie (Università di Pise, Universidad Nacional de Cuyo, University of Southampton). L'atelier « Traduction et auto-comparaison » (ENS Lyon) fait l'hypothèse enfin d'une reconfiguration des lignes de partage entre « le soi » et « l'autre » dans les cas d'auto-traduction.

On peut espérer qu'une vision synthétique de tous ces gestes critiques, de leurs points d'intersection et de leurs effets, sera donnée par « l'histoire des traductions » (Université de Pau, Université Paris-Sorbonne) qui s'écrit, depuis plusieurs années, avec une patience infinie.

NOTES

1. Projet de loi relatif à l'enseignement supérieur et à la recherche (NOR : ESRJ1304228L/Bleue-1) présenté le 22 mai 2013 par Geneviève Fioraso, Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, devant le Parlement français.
2. Didier Nordon, *Deux et deux font-ils quatre ? Sur la fragilité des mathématiques*, Paris, Pour la Science, 1999, p. 8.
3. Denise Merkle, « Presentation », TTR : traduction, terminologie, rédaction, *Littérature comparée et traductologie / Comparative Literature and Translation*, vol. 22, n° 2, 2009, p. 9 (<http://www.erudit.org/revue/ttr/2009/v22/n2/index.html>). Voir Lieven D'hulst, « Comparative Literature versus Translation Studies : Close Encounters of the Third Kind ? », *European Review*, 15, 1, 2007, p. 95-104 ; Emily Apter, *The Translation Zone : A New Comparative Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2006 ; Gayatri Spivak, *Death of a Discipline*, New York, Columbia University Press, 2003.
4. « L'idée de crise de la littérature comparée n'est pas nouvelle. D'ailleurs, comme l'écrivit Haskell Block, en 1970, dans une plaquette intitulée *Nouvelles tendances en littérature comparée*, '[i] est fort possible que les conditions d'une crise soient réunies en permanence, non seulement dans les études humanistes de nos jours, mais également dans la vie quotidienne' [...]. Ce dernier tenait néanmoins à préciser que '[c]rise ne veut pas dire catastrophe' [...]. 'The Crisis of Comparative Literature' était, en fait, le titre de la communication que prononça René Wellek il y a un demi-siècle au Congrès de Chapel Hill (en Caroline du Nord), en 1958. Il s'agissait du deuxième congrès (et du véritable point de départ) de l'Association internationale de littérature comparée », Patricia Godbout, « D. G. Jones, poète, comparatiste et traducteur », *TTR*, 2, 2009, *op.cit.*, p. 23.

5. Voir René Wellek, « Etat présent de la littérature comparée », *De la critique. Quatorze essais sur la crise des idées littéraires*, traduction Ernest Sturm Paris, Klincksieck, 2007, p. 59.
6. Etiemble, « Pourquoi et comment former des généralistes ? », *Essais de littérature (vraiment) générale*, Paris, Gallimard, essais, 1975 (3e édition revue et augmentée), p. 340.
7. Homi Bhabha, *Les Lieux de la culture. Une théorie post-coloniale*, traduction Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007, p. 11.
8. Walter Benjamin, cité par Homi Bhabha, *ibid.*, p. 323.
9. W. Benjamin, « Sur le langage en général et sur le langage humain », traduction M. de Gandillac et R. Rochlitz, *Œuvres I*, Paris, Folio/Essais, 2001, p. 157.
10. Voir « De la traduction comme commentaire au commentaire de la traduction », *Palimpsestes, Revue de traduction*, Presses Sorbonne Nouvelle / revues.org, n° 20, 2007. « Il existe un lien d'essence entre traduction et commentaire remontant (sans s'y limiter) à la tradition philosophique (ou religieuse) », rappelle Antoine Berman, *L'Âge de la traduction. « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin. Un commentaire*, Presses Universitaires de Vincennes, collection « Intempêtes », 2008, p. 18.
11. Charles Baudelaire, « L'art mnémonique », *Le peintre de la vie moderne* (1863), Paris, Bordas, Classiques Garnier, édition de H. Lemaître, 1990, p. 471.
12. « Repenser les rapports entre la littérature comparée et la traductologie : prolégomènes au braconnage interdisciplinaire », Gillian Lane-Mercier, *TTR*, vol. 22, n° 2, 2009, *op.cit.*, p. 151-182.
13. Jacques Derrida, *Mémoires. Pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988, p. 38.
14. Voir Anne Tomiche et Pierre Zoberman, « Introduction », *Littérature et identités sexuelles*, Paris, SFLGC, «Poétiques comparatistes », Lucie éditions, n° 1, 2007, p. 8-17.
15. Jean-Paul Sartre, « Pour qui écrit-on ? », *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948), Paris, Gallimard, Folio/essais, p. 76-77.
16. Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London and New York, Routledge, coll. «Translation Studies», 1995.
17. Jean-Christophe Bailly, « La tâche du lecteur », *Panoramiques*, Paris, Christian Bourgois, 2000, p. 31.
18. *Ibid.*
19. Voir Anne Berger, « Passer les frontières aujourd'hui. Myths-analyse d'une traversée », *Essais*, n° 3, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013, p. 163-180.
20. *Ibid.*, p.171.
21. *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, Charles Bernheimer (éd.), Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1995 ; *Comparative Literature in an Age of Globalization*, Haun Saussy (éd.), Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006.
22. Camille de Toledo, « L'utopie linguistique ou la pédagogie du vertige », *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, Paris, Seuil, collection « La librairie du XX^e siècle », 2009, p. 178.
23. Éric Auerbach, « Philologie de la littérature mondiale », traduction française

Diane Meur, *Où est la littérature mondiale ?*, C. Pradeau et T. Samoyault (dir.), Paris, Presses Universitaires de Vincennes, collection « Essais et savoirs », 2005, p. 32.

24. *Ibid.*, p.35.

25. Le volume qui concerne le XIX^e siècle, dirigé par Lieven D'hulst, Christine Lombez et Yves Chevrel a été le premier à paraître aux éditions Verdier, en 2012. L'entreprise est en cours ; doivent être successivement publiés un volume « Renaissance », dirigé par Véronique Duché, un volume « 17-18 » (1610-1815), dirigé par Annie Cointre et Yen-Mai Tran-Gervat, puis un volume « 20 » (1914/18-2000), dirigé par Bernard Banoun et Jean-Yves Masson.

26. « Philologie de la littérature mondiale », *op.cit.*, p. 37.

27. Voir André Lefevere, « Introduction : Comparative literature and Translation », *Comparative Literature*, Duke University Press, vol. 47, n°1, *On Translation*, Winter, 1995, pp. 1-10.

28. Voir en particulier Antoine Berman, « La Bildung et l'exigence de la traduction », *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, collection « Les Essais CCXXVI », 1984, p. 72-86.

29. Voir infra, p. 170.

30. Le volume issu du congrès est à paraître dans la « Bibliothèque comparatiste » de la SFLGC (<http://www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/index.html>).

31. « Critique en action » est la formule utilisée par Marcel Proust pour définir le pastiche dans une lettre de 1908 à Pierre Dreyfus ; voir *Correspondance*, Paris, Plon, 1982, tome 9.

32. Voir infra, p. 171.

33. *L'Épreuve de l'étranger*, *op.cit.*, p. 14. Berman a fait du caractère « défectueux » du texte traduit l'un des enjeux de sa propre réflexion : « Ce qui lui manque, comme à la traduction elle-même, c'est un certain statut symbolique, c'est cette *dignification secrète* sans laquelle aucune pratique discursive ne peut littéralement avoir *droit de cité*. Contribuer à cette dignification, que la critique des œuvres a obtenue au XIX^e siècle, est l'une des ambitions de la traductologie. Il est presque superflu d'ajouter que cette dignification contribuerait à celle des traductions, de la traduction en général, et peut-être des traducteurs », *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, NRF / Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1995, p. 43 ; c'est l'auteur qui souligne.

34. Tzvetan Todorov, « Une critique dialogique ? », *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, collection « Poétique », 1984, p. 179-193.

35. *Ibid.*, p. 183.

36. Jean-René Ladmiral, *Traduire : Théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, « Tel », 1994.

37. Alain Ricard, *Dans le Sable de Babel. Traduction et apartheid*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 394.

38. *Ibid.*, p. 113.

39. « À sotté question, point de réponse », écrit Gérard Genette dans *Fiction et diction*, Paris, Seuil, collection « Poétique », 1991, p. 11.

40. Jean-René Ladmiral, « Théorie traductologique et pratiques traduisantes », 4e

- Congrès du Réseau Asie & pacifique, Paris, septembre 2011 (http://www.reseau-asie.com/userfiles/file/I03_ladmiral_traductologie_appliee.pdf).
41. Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, *op.cit.*, p.40.
42. George Steiner place en exergue une citation empruntée à *Pour la Poétique II* (1973) : « La théorie de la traduction n'est donc pas une linguistique appliquée. Elle est un champ nouveau dans la théorie et la pratique de la littérature. Son importance épistémologique consiste dans sa contribution à une pratique théorique de l'homogénéité entre signifiant et signifié propre à cette pratique sociale », Henri Meschonnic, cité in *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, traduction Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, collection « des idées », 1978, p. 13.
43. Henri Meschonnic, *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, 1973, p. 313.
44. *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Umberto Eco, Paris, Grasset et Fasquelles, 2007 ; *Miroir de l'altérité, la traduction*, Marie Vrinat-Nikolov, Paris, Ellug, 2006.
45. Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999, p. 32.
46. Voir Henri Meschonnic, *Politique du rythme, politique du sujet*, Paris, Verdier, 1995 ; et *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007.
47. Voir Annie Brisset, « Traduire ou le corps changeant de la connaissance », *Palimpsestes*, *op.cit.*, n° 15, 2004.
48. Voir Susan Bassnett et Harish Trivedi , « Des colonies, des cannibales, et des langues vernaculaires », *Post-colonial Translation. Theory and practice*, London and New York, Routledge, 1999. *Poétique de la relation* est le titre de l'essai d'Édouard Glissant, Paris, Gallimard, collection « Blanche », 1990.
49. Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, *op.cit.*, p. 24.
50. Voir Gérard Genette, « Enseignement et rhétorique au XX^e siècle », *Figures II*, Paris, Seuil, 1969.
51. Henri Meschonnic, *Dans le bois de la langue*, Paris, éditions Laurence Teper, 2008, p. 515.
52. *Pour une critique des traductions : John Donne*, *op.cit.*, p. 79.
53. « World literature is writing that gains in translation », David Damrosch, *What is world literature ?*, Princeton University Press, 2003, p. 288.
54. *Pour une critique des traductions*, *op.cit.*, p. 74-75.
55. Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, *op.cit.*, p. 18.
56. Paul Ricoeur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 63.
57. François Ost, *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*, Fayard « Ouvertures », 2009, p. 129.
58. *Ibid.*, p. 281.
59. « Pourquoi et comment former des généralistes ? », *op.cit.*, p. 345.
60. Voir infra, p. 33.
61. « Nous pensons toujours ailleurs : l'espérance d'une meilleure vie nous arrête et appuie : ou l'espérance de la valeur de nos enfants : ou la gloire future de notre nom ; ou la fuite des maux de cette vie : ou la vengeance qui menace ceux qui nous

- causent la mort », Michel de Montaigne, *Essais*, édition réalisée par Denis Bjaï, Bénédicte Boudou, Jean Céard et Isabelle Pantin, Paris, Le Livre de Poche, Classique, 2002, Livre III, « De la diversion », p. 83.
62. Edward W. Said, « Introduction. Critique et exil », *Réflexions sur l'exil et autres essais (Reflection on Exile)*, 2000), traduction Charlotte Woillez, Arles, Actes Sud, 2008, p. 9-37.
63. Salman Rushdie, *Imaginary Homelands : Essays and Criticism 1981-91*, 1991, London, Granta Books, p. 16. *Patries imaginaires*, traduction française Aline Châtelain, Paris, Christian Bourgois, 1993.
64. Voir Harish Trivedi, « Translating Culture vs. Cultural Translation », *91st Meridian, International Writing Program*, Université de l'Iowa, 4.1 Spring 2005, <http://iwp.uiowa.edu/91st/vol4-num1/translating-culture-vs-cultural-translation>.
65. Vladimir Nabokov, *Pnin* (1957), London, Penguin Modern Classics, 1988, p. 33.
66. *Pnine*, traduction Michel Chrestien, Paris, Gallimard, « folio », 1992, p. 54.
67. Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996, p. 21 ; c'est l'auteur qui souligne.
68. *Ibid.*, p. 98.
69. *Ibid.*, p. 69.
70. Vladimir Nabokov, « À propos d'un livre intitulé *Lolita* », *Lolita* (1955), traduction française Maurice Couturier, Paris, Gallimard, « folio », 2005, p. 531.
71. Voir infra, p. 59 sq.
72. « Critique et exil », *op.cit.*, p. 14 et 32 ; c'est l'auteur qui souligne.
73. « D'une langue à l'autre », *Une langue et l'autre*, Paris, éditions Montparnasse, 2011, p. 20.
74. Edward Said, « Critique et exil », *ibid.*
75. Terme composé par Jacques Derrida, qui désigne une ontologie de ce qui « hante », dans *Spectres de Marx L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Galilée, « La Philosophie en effet », 1997, p. 42. « Poe et Baudelaire. Pour une hantologie du texte », est le titre remarquablement choisi de la thèse en voie d'achèvement de Sandy Pécastaing (université de Bordeaux).
76. Jacqueline Risset, *Traduction et mémoire poétique*, Paris, Hermann éditeurs, 2007, p. 20.
77. *Ibid.*
78. Voir Isabelle Poulin, « La traduction comme geste. À partir de Vladimir Nabokov », *Traduire sans papiers*, actes du colloque organisé à l'ENS-Lyon en octobre 2012, à paraître.
79. Voir infra, p.
80. *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, traduit de l'italien par Pierre-Antoine Fabre, NRF/ Gallimard, 2001.
81. Lire notamment Karen Haddad-Wotling, « Le désir de ne pas traduire. Quelques réflexions sur l'amour pour une langue étrangère », paru dans *Loxias*, Loxias 29, mis en ligne le 13 juin 2010, URL : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=6134>.
82. Voir infra, p. 80.

83. Theodor Adorno, « L'essai comme forme » (1958), *Notes sur la littérature*, traduction Sibylle Muller, Paris, Flammarion, 1984, p. 21.
84. Edward Said, « Critique et exil », *op.cit.*, p. 35.
85. Antoine Berman, *L'Âge de la traduction*, *op.cit.*, p. 94.
86. Walter Benjamin, cité par Antoine Berman, *ibid.*, p. 165.
87. *Ibid.*, p.93.
88. Max Bense, *Über den Essay und seine Prosa* (1947), cité par Adorno, « L'essai comme forme », *op. cit.*, p. 21.
89. Adorno, *ibid.*, p. 14.
90. Note des traducteurs, « L'abandon du traducteur : prolégomènes à la traduction des «Tableaux parisiens» de Charles Baudelaire », Laurent Lamy et Alexis Nous, *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 10, n° 2, 1997, p.27.
91. Adorno, « L'essai comme forme », *op. cit.*, p. 21.
92. Vladimir Nabokov, « Mademoiselle 0 », *Mesures*, Paris, n°2, 1936.
93. D'abord intitulé *Conclusive Evidence : a Memoir* (1951), le recueil devient *Speak, Memory : an Autobiography Revisited* en 1966 seulement, après le succès de *Lolita* (1955) et le détour par la traduction russe du livre de 1951.
94. *Littérature*, n° 55, 1984, *La farcissure. Intertextualités au XVIIe siècle*, pp. 37-44.
95. Compagnon précise d'ailleurs que le titre de l'article « est emprunté librement à Proust. Celui-ci écrivait en 1906, peu après la mort de sa mère, à Marie Nordlinger, qui avait traduit Ruskin avec lui : 'J'ai clos à jamais l'ère des traductions des autres, que Maman favorisait. Et quant aux traductions de moi-même, je n'en ai pas le courage' », *Littérature*, *op.cit.*, p. 37. Edward Bizub fut l'un des premiers à étudier le rôle joué par la pratique proustienne de la traduction, et à montrer qu'elle fut une voie vers la traduction de soi-même, dans *La Venise intérieure. Proust et la poétique de la traduction*, Neuchâtel, La Baconnière, collection « Langages », 1991.
96. Montaigne, « De la coutume de ne changer aisément une loi reçue », *Essais*, Livre I, chapitre XXII, Le Livre de poche, *op.cit.*, p. 199.
97. Voir infra, la contribution de Myriam Suchet, p. 59.
98. Terme forgé par Steven Kellman, *The Translingual Imagination*, Lincoln, NE, University of Nebraska Press, 2000.